

---

**Axes et eau**  
poèmes de « La bonne chanson » de Louky Bersianik

---

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40088ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(1985). Compte rendu de [Axes et eau : poèmes de « La bonne chanson » de Louky Bersianik]. *Lettres québécoises*, (39), 53–53.

# Axes et eau

## poèmes de «La bonne chanson»

de Louky Bersianik

Les titre et sous-titre de ce dernier volume de Louky Bersianik sont frappants. Le schématisme et la percutance avec lesquels ils saisissent notre attention sont des qualités que le reste du volume ne prolonge pas aussi bien qu'on aurait pu l'espérer. Le premier dessine la trajectoire (ou les) des larmes des femmes, le deuxième retrace une certaine narrativité, celle d'un sujet, son histoire, ses attentes, ses avatars. Ces sujettes là seront du reste familières à ceux et celles qui auront déjà lu *l'Euguélonne* et *Le Pique-nique sur l'Acropole*. Le problème n'est pas du côté de la complicité ou de la distance entretenues entre ces personnages et leur témoin-lecteur mais plutôt de celui de leur cohérence individuelle, personnelle à l'intérieur de ce même volume. Tout se passe comme si Louky Bersianik nous avait livré un épais calepin de notes sur Alysse, Aphélie au regard bleu, Exil, Omicronne et Adizetu en nous laissant aux ressources de nos propres mémoires et à l'inopiné de nos logiques individuelles pour suivre les méandres de ces différents personnages. Moins un texte ouvert au sens Ecoien du terme qu'un manuscrit à l'état d'ébauche, d'étape, de transition, un inachevé à la fois bouillonnant, riche, provocant de par les échos des textes précédents qu'il suscite et irritant de par son désordre, son manque de cohérence interne, de recherche-travail vers une architecture qui se tienne, qui se choisisse un commencement, un développement et un aboutissement. Il y a peut être là responsabilité à imputer à la débauche de langage que se livre le(s) sujets parlant. Certaines pages sont inoubliables, surtout celles sur la ville (Sainte Urbaine la Villaine) et le Corps indigent (Chanson pour Omicronne) qui ont une énergie particulière:

*la ville a l'âge de ses grandes artères et de ses rameaux de vaisseaux et de couches circonférentielles où circulent idées meubles mots mobiliers autos polluantes bruit du silence claquemuré dans les corps en circulation l'intérieur en voie de dépaysement. d'immeuble en immeuble (...)*

*le corps inhabitable cherche cellule où habiter dans toutes ses diagonales.*

La première partie, *Lacrimacorpus dissolvans* est consacrée à Sylvania Penn dite le Sqonk (ce dernier un personnage tiré du manuel de zoologie fantastique de Borges et Guerrero Margarita qui l'auraient eux-mêmes emprunté à un certain William Cox), le Sqonk serait donc un animal qui fond et se dissout en larmes de par une auto-destruction aussi douloureuse que parfaite. La fiction de cette partie du volume aurait pu être particulièrement réussie; elle avait les éléments d'une cohérence et d'une continuité aussi riches qu'évocatrices, et les contours d'un univers plus complexe que les apparences



immédiates ne l'auraient laissé supposer. Malheureusement le texte s'emporte et se déporte en chemin, sorte de machine infernale laissée à elle-même sur une folle pente incapable de se choisir un régime qui lui soit propre ou une continuité qui se veuille aussi un aboutissement. Les termes de débauche ou de dérèglement viendront à l'esprit: peut être dans le contexte d'une fiction complète se seraient-ils avérés être des qualités. Mais dans celui d'un volume de poèmes ils tournent plutôt à l'égarément. J'ai terminé le texte en me disant que je retrouverai un jour ses sujettes et qu'elles auraient sur moi mais ailleurs le mot de la fin. □